L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LALOUISIANE — NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN 23 AVRIL 1851.

Imprimé et publié par
G. P. WEISSE.
No 33, rue de Chartres.

JOURNAL OFFICIEL de l'Etat, du Conseil de la Première Municipalité, et de la Commission de Liquidation.

NOUVELLE-ORLEANS:
MERCREDI MATIN, 23 AVRIL.

☞ On nous prie d'annoncer qu'il y aura démonstration, mercredi, à sept heures du soir, dans la salle du Conseil de la Première Municipalité une réunion de tous ceux qui sont en faveur de Madisonville comme point extrême du chemin de fer entre la Nouvelle-Orléans et Jackson.

M. Robb, un des plus riches banquiers de notre ville, et président de la Convention des chemins de fer, a prononcé, dans la séance de samedi, un discours que les journaux de la 2ème Municipalité se sont empressés de publier et qui a produit une vive impression sur les esprits. Ce discours est marqué au coin d'une haute raison et de cette entente des choses pratiques qui caractérisent les hommes d'affaires de notre pays.

M. Robb a déclaré que le meilleur moyen, sinon le seul, d'obtenir les fonds nécessaires pour construire le chemin de fer de Jackson était d'imposer une taxe sur les propriétés foncières. C'est en vain, a-t-il observé, que l'on s'adresserait aux capitalistes et aux autres citoyens. Il y a un obstacle suprême aux efforts qui pourraient être tentés dans ce sens. La Nouvelle-Orléans n'a pas de crédit à Pétranger. Et comment en pourrait-il être autrement lorsqu'il n'en paie pas l'intérêt de sa dette? Sans crédit, néanmoins, il n'y a pas de ville, si riche qu'elle soit, qui puisse développer ses ressources naturelles.

La dette consolidée de la Ville est de trois millions de piastres, celle des municipalités est de sept millions. Si nous acquittions cette dette, ou même si nous en servions exactement l'intérêt, nous jouirions du dehors d'un certain crédit. Mais tel n'est pas le cas; et sans crédit, comment rivaliser de grandeur avec les autres villes de l'Union? Nous tenons de grands avantages de la nature, mais cela ne suffit pas. Nous devons prendre part au mouvement général; nous devons construire des railways. Et pour les construire, il ne suffit pas de recourir aux souscriptions individuelles; il faut l'intervention de l'Etat et l'imposition d'une taxe particulière.

On a souvent accusé les marchands de la Nouvelle-Orléans d'indifférence et d'apathie. Il ne sont pas coupables cependant. Les vrais coupables sont ces riches propriétaires qui dépensent leurs revenus princiers en Europe ou au Nord et ne font absolument rien pour la prospérité de la Nouvelle-Orléans. Ils tarissent la source de la fortune publique en retirant de la ville et de l'Etat les capitaux qui y sont nécessaires, tandis que les négocians dépensent une bonne partie de leurs bénéfices en loyers de bureaux, location de magasins, location de domiciles, etc, etc. Les marchands, dont les charges sont si lourdes, ne méritent pas les reproches qu'on leur adresse. Quant aux riches propriétaires qui ne donnent rien en retour de ce qu'ils reçoivent, lorsqu'ils ne concourent à l'embellissement du chemin de fer en frappant leurs biens d'une taxe spéciale, ils méritent de sévères reproches.

Ce dernier, trois de ces hommes sont morts laissant d'immenses fortunes. Ils s'étaient toujours distingués pendant leur vie par leur opposition à toute espèce d'améliorations.

Le développement de notre prospérité a rencontré un autre obstacle dans la Constitution de l'Etat. Cette constitution en voulant éviter les banques a créé un monopole financier qui repousse les capitaux étrangers et ne favorise qu'un petit nombre de banquiers. Voilà le résultat de cette clause de la Constitution qui interdit la création de nouvelles banques. La liberté de commerce n'existe pas à la Nouvelle-Orléans; la charte de l'Etat l'a tuée. Quant à notre situation financière, elle ne peut qu'empirer. De 1819 à 1863, la Louisiane aura perdu neuf millions, car les capitaux possédés par les banques dont les chartres doivent expirer dans cette période, appartenant en grande partie à des banquiers étrangers, seront appelés au dehors et personne ne viendra prendre leur place en vide que rien ne saurait combler. Et voilà comment les capitaux, par une autre constitution, sont destinés à devenir de plus en plus rares parmi nous!

La Nouvelle-Orléans n'a pas non plus de commerce à elle; à part quelques petits navires qui voyagent entre notre port et ceux du Mexique et du Texas, les bâtiments qui se pressent le long de la levée appartiennent tous à des armateurs du Nord ou de l'Europe.

Et pure, considérons un peu les éléments de notre population. Nous avons ici des agents étrangers qui s'éloignent de la ville sitôt la fin de l'hiver avec le fruit de leurs spéculations; le commerce se compose principalement de ces agents. Eh bien! le commerce seul n'a jamais enrichi une ville; il faut aussi qu'elle renferme dans son sein des éléments de prospérité. L'industrie et le travail sont indispensables aux villes. Voyez ces cités florissantes qui s'élèvent dans l'intérieur des terres, loin des ports où se fait le commerce; elles se développent et elles grandissent par la seule force de l'industrie, parce que l'industrie fonde des œuvres durables parce qu'elle *produit*, tandis que le commerce ne peut que *favoriser* la production. Or, la Nouvelle-Orléans manque d'industries actives; elle fait venir du dehors tout ce dont elle a besoin, tandis qu'elle pourrait devenir le marché de l'Ouest en créant chez elle ce qu'on lui apporte maintenant du dehors, en fournissant aux Etats-Unis les objets manufacturés dont ils ont besoin.

Après avoir signalé le mal, M. Robb a indiqué les moyens d'y remédier. Le plus sûr, le plus efficace, est de créer des chemins de fer, car c'importe de relier la Nouvelle-Orléans aux Etats de l'Ouest. C'est le seul moyen de ramener parmi nous la prospérité des anciens jours.

Nous n'avons qu'une chose à relever dans le discours de M. Robb, c'est le conseil qu'il donne de percevoir une taxe particulière sur les propriétés foncières pour construire le chemin de fer de Jackson. Nous avons bien que cette taxe ne serait pas gratuite et qu'elle serait des contribuables autant d'actionnaires. C'est une manière nouvelle de placer des actions qui autrement seraient délaissées soit par indifférence soit par toute autre cause. Mais ce moyen nous paraît peu conforme à la Constitution qui ne veut si pas jusqu'à un certain point la liberté individuelle! Il lui conviendrait d'éclaircir ce point. Mais en admettant que la taxe dont il est question ait constitutionnelle, ne serait-elle pas trop onéreuse dans les circonstances présentes? Dans les campagnes, elle serait assez légère; mais en ville, l'impôt municipal accable déjà les propriétaires, ce surcroît de taxe serait un grave inconvénient. Tel est cependant le désir de voir se réaliser les projets d'amélioration qui intéressent à un si haut point la Louisiane, que les contribuables de la ville consentiraient, nous en sommes sûrs, à payer la taxe que M. Robb recommande d'imposer, mais à une condition; c'est que l'impôt municipal soit réduit jusqu'à la concurrence de la taxe du chemin de fer. La position ne serait pas alors changée en ce qui concerne les propriétaires de la Nouvelle-Orléans, et le railway de Jackson serait construit sans imposer à ces derniers de nouvelles charges.

ARRIVÉE DU GÉNERAL SCOTT.

Le général Scott est sa suite sont arrivés hier soir à la Nouvelle-Orléans à bord du bateau à vapeur *Belle Key*, venant de Louisville. Il est chargé, on le sait, de choisir un site pour l'établissement d'un asile consacré aux invalides de l'armée.

SÉRENADE A TERESA PARODI.

Nos concitoyens d'origine italienne, emportés par leur admiration pour cette célèbre cantatrice, leur compatriote, se sont rendus en grand nombre hier soir à 11 heures, en face de l'Hôtel St-Louis, où est logée Mlle Parodi, et lui ont donné une magnifique sérénade. Le corps des musiciens était composé d'artistes de mérite.

Un comité composé de MM. JOSEPH LANATA, J. A. [illegible], Dr. NATELLI, L. MONTELLI, et N. UZUELLI, s'est présenté à cette chanteuse Prima-Donna et lui a offert un superbe bouquet qu'elle a accepté d'une manière très gracieuse, et elle a exprimé à ces messieurs toute sa reconnaissance pour l'accueil flatteur qu'elle recevait.

CONCERT.—Le concert de M. Galvani qui devait avoir lieu aujourd'hui, a dû être remis par suite d'une indisposition assez grave de Mlle Wynen. M. Galvini indiquera plus tard, par un nouveau public, le jour où le concert sera donné.

DEPECHES TELEGRAPHIQUE
TRANSMISE A L'ABEILLE.

(*Par la Télégraphe d'O'Reilly*)

NEW-YORK, 21 avril.—Il s'est fait aujourd'hui 1,600 balles de coton. Le marché a encore fléchi de ¼, ce qui fait une baisse de ¼ depuis l'arrivée des nouvelles par le Pacific. Le middling est coté 11¼. Les autres articles n'ont pas varié.

NEW-YORK, 22 avril,
Dix heures P. M.

Il s'est fait aujourd'hui 1600 balles de coton à une baisse de 1/8, ce qui fait une perte de 3/8 depuis l'arrivée du Pacific. 4000 barils farine $4 62 à 4 75; 20,000 mesures de maïs 67 à 68; 600 barils mess porc, vieux $14, le nouveau 15 1/2; vieux prime 11 5/8, nouveau 12; graisse en barils, bien soutenue; sucre calme: 300 sacs cafe 10 3/8 à 10 1/2; whiskey 24 à 24 1/4 Sterlings fermes, 10 1/4 à 10 1/2. Le fret 5/32 à 3/16.

THÉATRE D'ORLÉANS.— La première représentation de la *Fête aux Roses* a pleinement répondu à l'attente publique. Musique, spectacle et acteurs ont été également applaudis. Notre feuilleton rend compte de cette solennité. La seconde représentation de l'opéra d'Halevy a lieu demain, jeudi.

ACCIDENT.—Le remorqueur *Mississipi* remontait le fleuve avec un trois-mats et une goélette, lorsque arrivé au Détour des Anglais une feuille de tôle de sa chaudière de babord a été emportée et a livré passage à la vapeur. Une partie du pont supérieur a été mise en pièces par la commotion. Le pilote seul a disparu: on croit qu'il s'est jeté à l'eau pour gagner la terre à la nage. Personne n'a été blessé à bord du trois-mats et de la goélette.

COMITÉ DES CHEMINS DE FER.—M. John Calhoun a été nommé secrétaire du comité permanent du chemin de fer entre la Nouvelle-Orléans et Jackson.

EXPORTATIONS.—Il est à la fois utile et intéressant de constater le chiffre des importations dans les différens ports des Etats-Unis. Nous voyons dans un tableau officiel que publient les journaux de Charleston que les exportations, dans cette dernière ville, se sont élevées pendant les trois premiers mois de cette année, à $5,979,460. Ce montant comparé à celui de la période correspondante de 1850 offre une augmentation de $378,684.

NOUVELLES MARITIMES.— La corvette *Germantown*, mouillée depuis plusieurs mois à Brooklyn, a reçu dernièrement l'ordre de rallier l'escadre d'Afrique et a mis à la voile le 11 du courant pour Maule. Le *Germantown* prendra la place du *Portsmouth* et portera le pavillon du commodore Lavallette.

EFFETS DU DERNIER OURAGAN—Nous commençons, dit un journal de New-York, à recevoir les nouvelles de désastres causés par le dernier ouragan dont nous avons senti les effets à New-York. Sur la Delaware, quatorze canal boats appartenant à la ligne du Havre de Grâce de Philadelphie ont été jetés à la rive, aux dessous de New-Castle, et onze d'entre eux ont coulé n'endroit appelé "Gemmell's Gut." La perte causée par ce désastre doit être considérable.

Durant la même tempête, un bateau d'huîtres contenant deux hommes et un mousse a chavire et coule dans le Delaware, en face de Florence. L'équipage est resté accroché au sommet du mât pendant environ une heure. Au bout de ce temps, leurs cris de détresse ayant été entendus de "l'Hôtel Miller," on s'empressa de leur porter secours et de les tirer de cette fâcheuse position, quand déjà le plus jeune des trois naufragés perdait connaissance après avoir épuisé ses dernières forces.

A Florence, où cet accident a eu lieu, l'ouragan était si violent que deux maisons en construction y ont été complètement renversées.

LE NORD ET L'OUEST—Nous avons souvent appelé l'attention sur les chemins de fer que le Nord pousse vers l'Ouest. Ces chemins, à ce qu'il paraît, se multiplient sur tous les points. Les grandes voies ferrées, dit un journal de New-York, qui doivent faciliter les relations entre les côtes de l'Atlantique et l'Ouest, se poursuivent avec une rare activité dans la Pennsylvanie, le Maryland et l'Etat de New-York. Le chemin central qui traverse le premier de ces Etats, voit combler assez rapidement les solutions de continuité qui diminuaient son importance; le chemin de Baltimore et de l'Ohio pousse incessamment dans la direction de Wheeling, point où il doit s'arrêter; enfin celui de l'Erie, dont New-York est fier à bon droit, va être ouvert jusqu'à Dunkirk. Le mois prochain on pourra d'un seul trait aller de la grande métropole aux bords du lac Erie.

LOTERIE DE LA HAVANE—Voici les numéros qui ont gagné les principaux lots dans le dernier tirage de la Havane: No 6547, $30,000; No 15,205, $16,000; No 36,717, $12,000; No 17,935, $6,000; No 16,410, $2000; No 23,785, $2000; No 25,150, $2000; No 23,232, $2000; Nos 8235, 8698, 20,811, 22,850, 23,215, 31,686, 33,685, 35,919, $1,000 chacun; Nos 22,651, 25,312, 26,743, 27,587, 33,020, 31,694, 35,180, 37,372 $500 chacun.

CHRONIQUE LOCALE.

Mlle Parodi est arrivée hier dans notre ville, accompagnée de Mlle Patti et de MM. Avignone Strakosch et Mlle Hauser. Le premier concert de la grande cantatrice aura positivement lieu vendredi prochain.

THEATRE DES VARIETES.—Le spectacle de ce soir est fort bien composé: voir aux annonces. La représentation du drame est au bénéfice de M. H. Chippendale, le directeur de la scène.

VOL.—B. S Jerome comparaissait hier devant le recorder Genius sous la prévention de vol et de voies de fait. L'instruction a été différée.

VOIRE DE FAIT.—Wm Carlisle est accusé de voies de fait sur la personne de Sarah Audier. Elle comparaîtra incessamment devant le recorder Caldwell.

1ER COUR DE DISTRICT.— Evington et W. H. Lyons, accusés le premier de meurtre sur la personne de Byrd, et le second de complicité, ont été mis en jugement devant la 1re Cour de District et acquittés.

THÉATRE D'ORLÉANS.

LA FÉE AUX ROSES.

L'Orient est toujours le pays des merveilles; le berceau des fées et des fleurs n'a rien perdu de son prestige et la poésie fantastique l'habite éternellement.

On objectera, peut-être, que les génies de ces luxuriants climats sont passés avec les dieux du paganisme et que le spiritualisme poétique de notre époque a détrôné ceux-là comme le christianisme a renversé ceux-ci.

Nous ne le nions pas, nous reconnaissons même que les esprits des froides latitudes, très-tentant cachés dans le calice des fleurs solitaires, sur les flots plaintifs des ruisseaux des prairies, sous les feuilles mortes qui jonchent la terre, entre les ruines des monuments du passé, où, comme le prétend le théosophe Swedenborg, répandus, par phalanges innombrables, dans l'immensité de l'éther, possèdent une poésie plus simple et plus attachante que les génies de l'Orient. Mais les esprits vaporeux du nouveau culte fantastique sont impossibles à la scène, car, le théâtre exige des formes matérielles accessibles à la vue, un langage humain, accessible à l'ouïe. Donc M. Scribe a bu raison d'emprunter son héroïne au paganisme spirituel puisque les esprits insaisissables du spiritualisme actuel ne lui offraient aucunes formes distinctes et déterminées.

Ceci posé suivons l'auteur dans le domaine de la *Fée aux Roses*.

POEME.

Nous sommes en Orient, au centre de l'Asie, sous l'ait épicé de l'Inde, dans la délicieuse province de Candahar, ce diamant précieux de l'écrin royal du Caboul.

Au lever du rideau Atalmuc, à l'aide d'incantations magiques, prépare un philtre qui doit le faire aimer de sa jeune esclave Nerilha. L'œuvre progresse et le magicien ne connaît-ra bientôt aucun obstacle à son amour; mais soudain le vase, où s'accomplit la mystérieuse composition, éclate en morceaux, et le savant, forcé de reconnaître le néant de la science, maudit sa destinée et brise, dans sa colère, des instrumens qui viennent de lui révéler l'impuissance de son art.

Le malheur d'Atalmuc est à son comble Nérilha ne l'aime point!—l'aimera-t-elle jamais! La belle fille du roi, son rival, l'expérience dit, qui est! Attendu et espérer est la ressource de ceux qui souffrent et qui aiment; Atalmuc se résigne à cette extrémité. Abdallah qu'il est moins à plaindre que bien d'autres, dans sa situation, car il sait que le cœur de Nérilha est entièrement libre de tout amour. Les roses seules ont ému la jeune esclave; c'est sa passion à elle! Voir naître et mourir ces tendres fleurs sur leurs tiges est le seul rêve d'avenir qu'elle ait formé. Hélas! la pauvre enfant est prisonnière et ce bonheur lui est refusé.—Aime moi, lui dit Atalmuc, et j'accomplis tes souhaits. La tentation est grande mais le prix est si élevé! A ce moment un appel magique informe le magicien qu'il est attendu dans une assemblée de sorciers et il s'éloigne à regret.

Pendant son absence, Cadige et Gulnare, deux bonnes amies de Nérilha viennent la chercher pour une fête donnée, en l'honneur de l'une d'elles, par un grand seigneur étranger; mais le jaloux Atalmuc prévenu de ce projet a enveloppé son esclave d'un filet invisible qui la retient prisonnière au logis; la partie se trouve ainsi manquée. Que faire alors?—Causer est la seule ressource.—La conversation s'engage donc, et bientôt les confidences mutuelles viennent rendre l'entretien plus attachant.

Gulnare est ambitieuse, elle rêve une couronne de reine et des peuples à ses pieds. Cadige est amoureuse, elle ne désire que le cœur de Xailoun et un modeste emploi pour son bien aimé. Nérilha ne souhaite qu'une existence calme et libre au milieu d'un pays de roses.

—Et dire que tout cela pourrait se réaliser si nous savions expliquer ce grimoire, s'écrie Cadige!

—Et le magicien est absent poursuit Gulnare!

—Et voici sa baguette! Et Nérilha sait lire!

La tentation devient trop grande; nos jeunes étourdies ne sauraient pas filles d'Eve si elles n'y cédaient. Cadige s'empare de la baguette enchantée, Nerilha ouvre le livre magique et prononce trois mots sacramentels qui frappent ses yeux: *Omidara, Myriack, Caraiba!*

A cette invocation les alambics, les cornues, les meubles s'ébranlent, une danse fantastique commence et les jeunes folles prennent gaîment part à ce bal improvisé. Soudain la voix du magicien se fait entendre; la frayeur succède à la joie. Que va dire le maître! Vite, vite, rétablissons l'ordre dans la maison *Omidara! Myriack! Caraiba!* répètent les danseuses, mais le fracas augmente au lieu de se calmer et Atalmuc paraît au moment où son mobilier exécute un galop infernal. A son aspect la danse cesse, Gulnare et Cadige s'enfuient et Nerilha reste seule livrée au courroux de son maître. Mais ce terrible maître est amoureux! au lieu de punir son esclave il consent à lui donner un pouvoir égal au sien dans l'espoir de toucher son cœur. Il y met cependant une condition absolue; Nérilha ne dira jamais à un autre homme qu'elle l'aime sous peine de perdre à l'instant sa beauté, sa jeunesse et sa puissance. Sure d'elle-même, la jeune fille accepte, et le premier usage qu'elle fait du talisman qu'elle reçoit est d'accomplir les souhaits formés, avec ses amies, l'instant d'avant. Le miracle s'opère aussitôt; semblable à la chrysalide qui devient papillon, la femme dépouille son enveloppe mortelle et s'élève vers le séjour des esprits au milieu d'un vaste bouquet de roses; tandis que dans le lointain on aperçoit un tableau magique où Gulnare apparaît en Sultane ayant Cadige et Xailoun à ses pieds.

Le 2e acte se passe dans la vallée de Cachemire, au milieu des jardins de la fée aux roses, sous un ciel toujours resplendissant de lumière et d'azur.

Le Grand vizir Aboulfaris est à la recherche de la princesse Bedy-el-Jamal que le prince Badel-Boudour a juré d'épouser s'il parvenait jamais à découvrir le lieu où l'avait abandonné les tartares qui l'enlevèrent pendant l'incendie du palais de son père. Mais tandis qu'Aboulfaris lançait des perquisitions en Asie, Badel-Boudour, plus heureux, découvrait, sans sortir de son palais, la retraite de la princesse; de sorte qu'au moment où le vizir revient de Candahar vers Delhi, confus de son insuccès, le prince s'avance, de Delhi vers Candahar, à la rencontre de sa cousine, pour la demander en mariage.

Chemin faisant, Badel-Boudour s'est reposé dans le domaine de la fée aux roses et depuis qu'il connaît Nerilha, la reine de ce royaume de fleurs, il est moins pressé de retrouver Gulnare; car la céleste Bedy-el-Jamal est tout simplement notre ancienne connaissance du bal fantastique de Candahar. De son côté la charmante fée s'est aperçue, en voyant le prince, que son ame était faite pour aimer autre chose que des fleurs, mais, fatalement liée par son serment, elle cache avec soin un secret qu'elle ose à peine s'avouer à elle-même. L'arrivée de Gulnare vient cependant lui révéler toute l'étendue de sa passion en excitant sa jalousie. Les attentions du prince pour sa fiancée la blessent comme une infidélité et pour se venger du bauer que Badel-Boudour a déposé sur la main de Gulnare elle ordonne que cette main lui donne un soufflet à la personne qui désormais y posera ses lèvres. C'est Aboulfaris, jadis aimé de la future Sultane, qui reçoit le premier le châtiment de la main enchantée.

Peu après Nerilha acquiert la certitude de la passion qu'elle a inspirée au prince et dans un moment d'ivresse, oubliant le serment fait à Atalmuc, elle dit à son amant, le seul mot qui lui était défendu de prononcer: je t'aime!

A ce parjure le tonnerre éclate, les fleurs et le printemps de ces lieux jadis enchantés sont remplacés par l'hiver dans un désert mauvage, et la fée, transformée en vieille femme, s'abîme sous terre dans les bras du magicien Atalmuc.

La scène s'ouvre, au 3e acte, dans une grotte sous-marine, située à deux mille pieds au-dessus de la mer, où le magicien a transporté Nérilha. L'infortunée déplore la perte de sa jeunesse et de sa liberté. Atalmuc peut lui rendre ces biens précieux mais il exige en retour un cœur qui maintenant appartient pour toujours à un autre. Nerilha refuse et apprend avec terreur qu'elle ne doit révéler à personne le mystère de sa transformation sans perdre à l'instant l'usage de la parole. Heureusement l'ame du magicien est obligée de quitter momentanément, l'enveloppe mortelle qu'elle anime pour assister à une assemblée d'ames de sorciers qui se tient en ce moment dans un volcan des environs. Profitant alors de l'insensibilité dans laquelle le départ de l'ame d'Atalmuc a laissé son corps, Nerilha s'empare du grimoire magique et découvre qu'elle ne reprendra sa forme première que le jour où elle trouvera quelqu'un qui consente à l'embrasser; ce cas échéant elle appartiendra à celui qui l'aura désenchantée. Le livre mystérieux lui enseigne également le moyen de se faire transporter immédiatement au lieu où elle désire se rendre. Elle invoque, alors, Brama, conformément à la formule écrite, et se trouve sur la grande place de Delhi, à la porte du palais de celui qu'elle aime.

Ici tout se prépare pour la célébration du mariage du prince Babel-Boudour avec Gulnare, et Nerilha apprend en même temps, de l'indiscrète Cadige, que si le prince paraît peu amoureux de la future sultane, c'est qu'il se souvient trop encore de la gentille fée.

Mais Atalmuc n'est mis à la poursuite de Nerilha, en sortant de son sommeil magique, et il l'a rejoint à ce moment sur la grande place de Delhi. Furieux d'avoir été joué par son esclave, il commence, comme tous les maîtres en colère, par des menaces et des reproches, et finit comme tous les amoureux, en implorant son pardon. Nerilha vivement émue de la douleur du malheureux magicien, se laisse attendrir et serait assez disposée à lui donner par compassion, le baiser qu'il demande à son amitié si elle ne savait que ce baiser deviendrait le lien mystérieux qui les attacherait l'un à l'autre à tout jamais. Elle refuse donc, et Atalmuc désespéré va hâter le mariage de son rival afin de briser l'obstacle le plus puissant qui s'élève sans cesse entre le bonheur et lui.

Sur ces entrefaites arrive Cadige fort embarrassée d'un caméléa magique dont le magicien a fait présent à Xailoun. Cette fleur possède la propriété de passer du blanc au rouge lorsqu'elle est portée par une amante infidèle, et Xailoun a voulu faire l'expérience de sa vertu sur celle de sa fiancée. L'épreuve a été favorable, mais Cadige, peu flattée du manque de confiance de celui qu'elle aime, se hâte de donner ce tallisman indiscret à la petite vieille, pour laquelle elle se sent une vive sympathie. Nerilha qui voit dans ce présent le moyen de retrouver sa jeunesse et sa beauté en fait à son tour hommage au prince en lui demandant un baiser pour paiement. Celui-ci hésite, mais Gulnare arrive, la fleur lui plaît, et sur ses instances Badel-Boudour en acquiert la propriété, pour elle, en embrassant le savant la Fée déchue.

A ce moment, le tonnerre se fait entendre de nouveau, le charme opère, la vieille redevient jeune fille, dans les bras du prince, et le cadre de la pièce du blanc au pourpre le plus vif, en touchant le sein de Gulnare. Ainsi, la trahison de ce dernier, découverte par le bonquet magique, délie Badel-Boudour de ses serments au moment où il retrouve celle qu'il adore.

La pièce finit comme les contes de fées: tout le monde se marie; Badel-Boudour avec Nerilha; Aboufaris avec Gulnare et Xailoun avec Cadige. Atalmuc seul reste garçon et magicien.

MUSIQUE.

C'est sur cette donnée féerique que M. Halevy a écrit une des plus charmantes partitions qui soient au théâtre. Les mélodies tendres, gracieuses, ou spirituelles s'y succèdent avec un bonheur infini, et les ames les plus calmes, séduites par cette musique magique, se laissent entraîner, loin de la réalité, dans le domaine de l'imagination. L'orchestration, ce magnifique complément de l'idée et du style, étreint le dialogue musical, de ses anneaux sonores et, contournant toutes ses sinuosités, vient déposer son luxe d'accords à la base de la mélodie afin de laisser la reine dominer son esclave.

Presque tous les morceaux de cet ouvrage mériteraient une mention particulière, mais la longueur de cet article nous oblige à ne nous arrêter qu'aux passages les plus saillants.

Ainsi nous citerons, au premier acte, l'air d'Atalmuc, *Art divin qui faisait ma gloire*, le *Trio* entre Nerilha, Xailoun et le magicien; et comme beauté parmi ces beautés, la romance de Nerilha à la rose:

Près de toi je crois revivre
Sur tes feuilles tombent mes pleurs.

L'introduction d'orchestre qui précède ce chant, le prépare surtout d'une manière admirable. Des les premiers accords l'auditeur tombe sous le charme de cette harmonie féérique et se laisse égarer vers les régions inconnues où le compositeur va cueillir la charmante fleur mélodieuse précédemment.

Le *trio*, du bal fantastique, qui suit, est excessivement original et se distingue par un cachet de gaîté malicieuse; malheureusement les phrases les plus spirituelles se trouvent perdues sous le bruit des meubles mis en danse par la conjuration magique. Le duo qui suit, *O sort prospère*, couronne dignement l'acte qu'il termine.

Nous remarquons, au second acte, la romance du prince, *Oui chaque jour je vais l'attendre* qui est d'une très jolie forme mélodique, et l'admirable scène où Nérilha, transformée en Fée, apparaît pour la première fois au sein de son domaine embaumé.

Ecoutez cet Andante:

O douce et douce merveille, etc.

Que de fraîcheur et de sentiment réunis; et l'*Allegro*, qui suit:

La rose nouvelle plus fraîche, etc.

Que de grace simple et touchante! Est-il possible de trouver une plus grande vérité d'expression! et les détracteurs d'Halevy méconnaîtraient-ils de même et le prix de ses mélodies et le